

Le chat et le renard *Francesco Giorgi*

Edoardo Boncinelli (un physicien passé à la biologie) et Giulio Giorelli (un mathématicien qui enseigne la philosophie) ont publié un dialogue bien à eux, intitulé : *Le grand singe intelligent. Dieu, nature et liberté* (1).

Nous ne l'avons pas trouvé très stimulant, aussi bien parce que Boncinelli répète bien des choses déjà dites dans *Le cerveau, l'esprit (mental, ndt) et l'âme*, dont nous nous sommes occupés en son temps (2), que parce qu'il s'agit là d'une pseudo-confrontation entre deux matérialistes (3) qui ne se différencient que par le fait que l'un, Boncinelli, opte pour un réductionnisme modéré à caractère biologique ou neurobiologique (4), tandis que l'autre, Giorelli, opte pour un réductionnisme radical à caractère mécaniste (sur le sillage de celui de l'*Homme machine* de J. O. de La Mettrie).

De toute façon, nous essayerons de faire quelques observations, en retenant quelques passages et en évitant de nous arrêter sur les affirmations qui ne se prêteraient que trop facilement malgré elles à une ironie facile.

Comme celle-ci, exemplaire, de Boncinelli : « Nous naissons avec un petit cerveau qui pèse le quart de celui adulte, alors qu'un chimpanzé, par exemple, naît avec un cerveau qui représente déjà les 70% de celui adulte. Ce ralentissement dans notre développement prend justement le nom de *néoténie* ou *foetalisation* et c'est l'un des points fondamentaux de notre identité. En particulier, de notre capacité à développer une culture et à avoir une évolution culturelle. Naturellement, nous le payons — tout ce paie dans la nature — par une période particulièrement longue « d'inaptitude » « de nos petits » : des mois et des ans, par rapport aux quelques jours et quelques heures des autres animaux. En somme, nous sommes lents, très lents à débiter, mais ainsi nous allons beaucoup plus loin ! Alors, je peux imaginer dans cette optique qu'un « grand singe » et une « grande guenon » font « un petit singe », lequel sur les mois et années de développement se révèle de moins en moins singe, et de plus en plus humain. Qui sait quel choc pour ses parents aliénés ! » (5).

Mais venons-en au solide.

Boncinelli déclare : « Le animaux font bien peu de choses gratuites ; quelque chose, peut-être, seulement quand ils sont petits. Pour le reste de leur vie, ils ne peuvent pas s'autoriser trop de luxe : ils doivent faire ce qui est essentiel, et c'est assez ! Nous, au contraire, nous pouvons prendre beaucoup de libertés et faire bien des choses biologiquement inutiles, comme aller au théâtre, construire des immeubles et écrire des livres. Pour cette raison, *ce livre-ci* aurait pu être intitulé *Le singe joueur* » (6).

Mais quiconque n'eût pas été accablé par « le bagage » des préjugés matérialistes (7), aurait-il pu tout simplement penser que tout ce qui s'avère « biologiquement inutile » pût être *utile pour la vie de l'âme et de l'esprit* ? Ou bien serait-il plus sage d'estimer que Aristote ou Hegel, Dante ou Goethe, Michel-Ange ou Raphaël, Beethoven ou Wagner, n'eussent été que des « singes joueurs » ? Certes, pour ne pas tomber dans le grotesque, il faudrait reconnaître qu'il existe, outre celle corporelle, une évolution psycho-spirituelle, et que celle-ci ne peut pas être réduite à celle-là, comme cherchent à le faire au contraire Boncinelli et Giorello.

À Giorello, par exemple, qui évoque (en citant Mill) la « nature humaine » comme un quelque chose « qui a besoin de grandir et de se développer dans toutes les directions, selon les tendances des forces intérieures qui en font une créature vivante », Boncinelli réplique ainsi : « Mais quelles sont ces tendances des forces intérieures » ? Je répondrais : non pas tant les gènes que les conditions de mon *milieu* intérieur. Oserais-je dire qu'il y a la racine de ce qui est traditionnellement appelée *âme* » ; ce à quoi Giorello rétorque : « Nous nous retrouvons avec le terme le plus ambigu et polysémique entre tous. Et tu l'emploies, justement toi qui te méfies de l'ambiguïté de pas mal de philosophes... » ; et Boncinelli : « Je le sais, *âme* est un mot magique, je dirais un terme *interrupteur* typique (j'appelle ainsi ces mots qui à peine prononcés dans un dialogue, allument ou mieux éteignent immédiatement... les lumières de la raison)... » (8).

Giorello se dit en outre convaincu que « l'évolution culturelle est dans une mesure remarquable une évolution de la technologie » (9), tandis que Boncinelli observe que « l'histoire nous démontre que tandis que progresser techniquement et matériellement a été facile, et assez rapide, progresser moralement et spirituellement est beaucoup plus difficile, sinon impossible » (10).

Mais ce le sera d'autant plus, — sommes-nous enclins à ajouter — que l'on continuera à éteindre matériellement « les lumières de la raison » et à reporter sa foi dans le céphalo-centrisme des neurosciences actuelles.

Voici, à ce propos, quelques-unes de leurs réparties.

B : « Les équations « esprit (mental, *ndt*) = *software* » et « cerveau = *hardware* » apparaîtront toujours plus des hyper-simplifications fallacieuses, même si elles ont eu leur utilité dans le passé. De toute manière, ce sont nous qui introduisons le *software* dans les ordinateurs ; mais le *software* de notre cerveau qui l'a jamais introduit ? »

G : « Ne me réponds pas que ça a été Dieu ! »

B : « Cela aurait été une bonne échappatoire pour Descartes, Moi, je pense plutôt à l'évolution darwinienne et à l'histoire même de l'homme » (11).

Donc Giorello, comme il ne veut pas entendre parler « d'âme », il ne veut pas non plus entendre parler de « Dieu » (12). Autant à lui, en effet, qu'à Boncinelli (13), non seulement « l'idée du sacré ne lui plaît pas » (14), mais celle du « psychisme », chère aux psychanalystes, ne lui plaît pas non plus.

« Ah !, le « psychisme » ! », se lamente Boncinelli ;

« Un de ces termes si ambigu... », ajoute Giorello (15) ;

« Et vides de sens, conclut Boncinelli (16).

Et ce n'est pas tout, à Giorello ne « plaît pas beaucoup » non plus le « terme *sujet* », parce qu'il le trouve (il faillit à le dire) « fondamentalement ambigu » (17).

Il croit en effet à une « invention du Je (le *sujet*) » (18), alors que Boncinelli soutient que notre « Je n'est pas une entité primaire, mais le résultat d'une série de processus, probablement plutôt banals » (19).

Il échappe donc à tous deux qu'une chose est le *Je* (en tant « qu'entité primaire », une autre est la *conscience du Je* (ou bien la « découverte » et non pas « l'invention » du Je), comme « résultat d'une série de processus » évolutifs à caractère *corporel, psychique et spirituel* (et donc tout autre que « banals »).

Giorello dit : « Pour moi, l'esprit (mental, *ndt*) n'est pas une *substance*, c'est un *processus*. Ou mieux encore, nous appelons *esprit* (*mente*, en italien ce qui est plus proche de la dimension mentale, *ndt*) l'ensemble des processus qui, en tant que conquête, je dirais préliminaire, amènent à l'individuation et à l'étude des invariants. Sous ce profil, l'esprit n'est autre que l'*activité du cerveau* qui est en mesure de construire des cartes et des modèles du milieu environnant. Cette activité, bien entendu, est encore plus sophistiquée et complexe que ceci, mais ce que nous en avons dit nous fait déjà comprendre comment elle peut nous permettre de nous élever au niveau intersubjectif. C'est fascinant, mais qu'y a-t-il d'immatériel en tout ceci ? Quel besoin y a-t-il d'ajouter l'adjectif *immatériel* au mot *Je*, ou si pour ceci le terme *Collectif* (20), pour décrire ce que fait déjà mon *Je* matériel (mon corps) et le *Collectif* matériel (à savoir les corps coordonnés ensemble, le mien et celui des autres) ? » (21).

À la question : « Qu'y a-t-il d'immatériel en tout ceci ? », nous pouvons tout de suite répondre : le *processus*. Quel sens y a-t-il à distinguer, en effet, — comme le fait Giorello — le « processus » de la « substance », si l'on se représente ensuite la *qualité* du premier à l'instar de celle de la seconde ? C'est-à-dire, si nous nous imaginons une réalité, pour ainsi dire « liquide » à l'instar d'une réalité « solide », ou une réalité « circulaire » à l'instar d'une « carrée » ?

C'est celle-ci en effet, la grande contradiction de ceux que nous avons définis ailleurs comme des « néo-matérialistes » (22), mais que nous pourrions aussi définir comme « crypto-matérialistes » : ils voudraient se détacher de la réalité morte de la matière et prendre leur essor vers celle vivante des processus ou des activités, mais ils finissent toujours par retomber à terre, parce qu'ils n'ont pas mis d'« ailes » à leur pensée (23). Comme fait-on, en effet, pour penser ou imaginer le non-substantiel (ou le « transmatériel » comme préfère l'appeler Boncinelli) (24) si l'on est éduqués et habitués à penser (représentativement) toujours et seulement le substantiel ?

Et pourquoi donc exclure, qu'en mettant les « ailes » au pensée ou en apprenant à « marcher sur les eaux », à savoir en apprenant à penser et à imaginer, pour ainsi dire, « processuellement les processus » ou « activement les activités », l'on puisse arriver à découvrir que ceux-ci se déroulent *dans le* cerveau, mais ne sont pas déroulés *par le* cerveau, étant plutôt une expression dynamique ou vivante de ce Je (spirituel) dont Boncinelli ne sait « ce qu'il signifie » (25) ni ne sait où le localiser (en tant que conscience phénoménale instantanée) (26), et que Giorello, en ne parvenant à l'imaginer que comme un « Léviathan », identifie naïvement (projectivement) avec le corps (27) ? Tout ce qui vaut pour le processus ou l'activité vaut aussi, évidemment, pour la « relation ».

Nous le rappelons, parce que Giorello, surpris du fait que son interlocuteur ait mis en cause « la perception de *ma* conscience *phénoménale* » et « le *Collectif humain* », à savoir « deux réalités transmatérielles » (28), et préoccupé de conférer à celles-ci — comme il dit — une plus grande assise matérielle » (29), affirme : « Ce que nous contrôlons empiriquement (à savoir avec les instruments de l'entreprise technico-scientifique) c'est toujours la *relation*, jamais la *substance*. *Collectif* ou *super-esprit* ou *Esprit* (hégélien ?), se manifeste à nous seulement *dans la manière de la relation* — attention à en faire une entité à part, un Léviathan métaphysique » (30).

Nous sommes — comme on le voit — revenus au début : la « relation », n'étant pas « substantielle » (n'étant pas une chose, à savoir), peut être saisie par la *pensée*, mais pas par les *sens* (ou par les « instruments de l'entreprise technico-scientifique »).

Et comme il est possible par conséquent de remonter, en faisant un premier *saut de qualité*, de la substance à la relation, ainsi serait-il possible de remonter, en en faisant un second, de la relation à ce *quid* ou à cette « Entité » (Collectif, Super-esprit, Esprit ou Je) qui « se manifeste à nous — comme dit Giorello — seulement sous le mode de la relation ».

Mais ce n'est pas qu'un tel *quid* se manifeste « à nous seulement sous le mode de la relation », mais ce sont nous à savoir saisir seulement le niveau de sa manifestation ; ce qui ensuite n'est pas non plus exact, parce que, d'un tel *quid* (ou d'une telle essence), nous savons normalement saisir (percevoir) la seule manifestation sensible ou substantielle.

Nous avons dit, au début, que celui entre Boncinelli et Giorello est un dialogue entre matérialistes. Nous espérons qu'il soit clair, à ce point-ci, que l'on est « matérialistes » non seulement quand on croit que tout ce qui existe est « matière », mais aussi quand on pense tout ce qui est « extrasensible » ou « transmatériel » (comme, éventuellement, l'énergie ou l'information) (31) *comme si tout cela était* « matériel » ou de la même façon que ce qui est « matériel » (c'est tout ce qui arrive, par exemple, alors que l'on pense l'énergie comme une « grandeur physique »).

Mais venons-en à la liberté.

B : « Tout compte fait, nous pourrions conclure, paradoxalement, qu'il n'y a pas de liberté, comme il n'y a pas de santé parfaite, mais il est utile de se comporter comme s'il y en avait, et que toute notre vie est tendue à établir non pas le royaume kantien des fins, mais le royaume de la liberté, laquelle n'est pas immédiatement donnée, mais peut être construite en vivant ».

G : « Je suis d'accord. Même si je n'aime pas, par goût personnel, le mot *royaume* : la liberté est pour moi une *république* ! » (32).

Curieux, leur accord final, si l'on tient compte de tout ce qu'ils ont soutenu, à cet égard, avant cela. En voici quelques exemples.

B : « Et pourquoi ne devrait-il pas y avoir un peu de libre arbitre ? ... »

G : « *Moi*, au contraire, je voudrais justement le contester — ou au moins je voudrais le tenter. Par amour de la discussion, je me déclare opposé à toute doctrine quelconque du libre arbitre... » (33).

.....

G : « Il n'y a pas de liberté sans responsabilité. Nous pouvons l'établir— nous l'avons fait — sans invoquer le libre arbitre. Mais certains en proposent une conception *performative* : *si* nous nous croyons dans le libre arbitre, *alors* nous nous comportons en personnes libres » (34).

.....

B : « Ce me semble un discours trop radical. Si moi je pensais qu'en grande partie je ne suis pas libre, j'aurais l'impression que tout fondement du comportement et donc de la morale, finisse par perdre son sens. Seul un esprit malade peut penser à un déterminisme absolu. Et inversement, je ne peux pas concevoir non plus un indéterminisme pareillement absolu... »

G : « Je voulais seulement montrer que, même si tu assumes le déterminisme le plus radical, tu peux encore parler de responsabilité. J'aurai peut-être un « esprit malade », mais par amour de la discussion je pars de la prémisse que le déterminisme conséquent a raison. Selon toi, dans cette éventualité, toute responsabilité s'estompe-y-elle vraiment ? Selon moi, non. Supposons que nous vivons dans un monde totalement déterministe ; eh bien !, s'il fait partie de la nature d'un délinquant de tuer des innocents, ne fait-il pas partie de notre nature de l'estimer responsable et de le condamner à ces peines que nous sommes déterminés à estimer plus utiles pour.. le Collectif ?

B : « Cela me semble une conception terriblement rigoriste » (35).

« Dans un monde totalement déterministe » s'avèreraient cependant *déterminés*, tant les partisans du déterminisme, que ceux du libre arbitre, et toute confrontation serait par conséquent inutile.

Mais que dire, si, en vertu de la confrontation, le partisan du déterminisme se transformât en un partisan du libre arbitre, ou inversement ?

Le fait est — pour reprendre l'exemple de Giorello — que le déterminisme peut peut-être expliquer (en recourant probablement au génome) le comportement du délinquant et celui de l'homme honnête, mais pas celui du délinquant qui *devient* un homme honnête, ou celui de l'homme honnête qui *devient* un délinquant.

Le vrai problème, de toute manière, est ailleurs : *Qui est responsable ?* Et si c'est vrai, comment est-ce vrai, qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilité ? (comme il n'y a pas de responsabilité sans liberté), *qui est libre alors ?* Peut-être « l'animal » ou le « Collectif » de Boncinelli ou l'individu en tant que « dispositif mécanique qui pense », de Giorello (36) ?

Un fait est certain : seul celui qui a conquis une idée correcte ou un concept correct de la liberté (37) peut affirmer, comme le fait Boncinelli, que « nous sommes plus libres qu'un chien, lequel l'est plus qu'un rat, lequel l'est plus qu'une mouche, laquelle est plus libre qu'une amibe » (38), ou confesser, comme le fait Giorello : « Je n'éprouve pas de difficulté à parler — à ce niveau « inférieur » — de liberté également pour une machine » (39).

Tirons donc la conclusion finale.

Le grand écrivain allemand Ernst Wiechert (1887-1950) priait ainsi : « Seigneur, concède-moi, avant de mourir, de devenir un homme ».

Chacun de nous est en effet un « Pinocchio » : à savoir, un être appelé à devenir, de marionnette dans les mains des forces physiques, biologiques et psychiques, homme ou *esprit libre*.

Comme l'enseigne Collodi, jamais Pinocchio ne serait cependant devenu un être humain si, au lieu de se fier à la « Fée aux cheveux bleu-nuit », il avait suivi les conseils du chat et du renard.

Francesco Giorgi, 18 juillet 2009.

(Traduction Daniel Kmiecik)

<http://ospi.it>

Notes :

- (1) E. Boncinelli – G. Giorello : *Le grand singe intelligent. Dieu, nature et liberté* — Rizzoli, Milan 2009.
- (2) *Cfr. Le cerveau, l'esprit et l'âme* , 12 décembre 2001 (traduit en français sur ce site, *ndt*).
- (3) Stefano Zecchi écrit à ce propos : « Giorello a un concept curieux de la démocratie : lui et Boncinelli, qui parlent du grand singe intelligent, à savoir d'eux, sont joueurs de la même équipe, et donc vainquent toujours et, pour éviter tous risques démocratiques, disent les mêmes choses » (*Il Giornale*, 13 juin 2009).
- (4) Cela ne l'empêche pas, de toute manière, d'affirmer que tous les organismes vivants « sont des machines, mais infiniment plus compliquées que Descartes pouvait l'imaginer en son temps. Les êtres vivants sont des machines intrinsèquement moléculaires » (p.16).
- (5) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.32.
- (6) *Ibid.*, p.46.
- (7) Dans le préambule, les deux auteurs écrivent : « Différents par formation et par sensibilités, et dotés d'un bagage de préjugés divers, nous avons pensé que, pour nous libérer de ceux-ci, la meilleure chose fût de maintenir la forme du dialogue » (p.10) .
- (8) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, pp.77/78.
- (9) *Ibid.*, p.45.
- (10) *Ibid.*, pp50/51.
- (11) *Ibid.*, p.56.
- (12) Giorello affirme: "L'arithmétique — plus en général que la mathématique — est aussi ma *religio* » (p.12).
- (13) Boncinelli se déclare « un cartésien sérieusement asymétrique » (p.169) ; à savoir plus sensible à la *res extensa* qu'à la *res cogitans*.
- (14) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.197.
- (15) Selon Giorello, « Notre corps ou sa projection que nous appelons "psyché", déterminent (ainsi dans le texte — *nda*) toutes nos actions » (p.93).
- (16) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.165.
- (17) *Ibid.*, p.133.
- (18) *Ibid.*, p.183.
- (19) *Ibid.*, p.173.
- (20) Terme utilisé par Boncinelli au lieu du terme « âme » et en opposition au mot « individuel » (p.174). « Une thèse privilégiée par moi — explique-t-il en effet — est que « l'homme est éminemment collectif » (p.70).
- (21) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.185.
- (22) *Cfr. Néomatérialisme*, 24 janvier 2004 (Traduit en français sur ce site, *ndt*).
- (23) Que l'on considère que, pour Boncinelli : « la pensée est tout ce qui arrive entre un stimulus et une réponse » (p.34), et la conscience « est un gigantesque « entonnoir » qui force un certain nombre, un « bouquet » de processus parallèles à devenir sériels pendant un certain laps de temps » (p.166).
- (24) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.174.
- (25) *Ibid.*, p.113.
- (26) *Ibid.*, p.169.
- (27) Qu'on se rappelle que, pour Freud, « l'identification » et la « projection » sont des mécanismes de défense ».
- (28) « Les deux seules — tient à souligner Boncinelli — qui transparaissent de mon discours » (p.174).
- (29) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.175.
- (30) *Ibid.*, pp.187/188.
- (31) *Ibid.*, p.25.
- (32) *Ibid.*, pp.201/202.
- (33) *Ibid.*, p.98.
- (34) *Ibid.*, p.122.
- (35) *Ibid.*, pp.123/124.
- (36) *Ibid.*, p.15. Alors que Boncinelli fait remarquer à Giorello que Benjamin Libet (1916-2007), dans son *Mind Time* (2004), « insiste sur le fait que dans le corps il y a quelque chose de *non matériel* qui décide », Giorello s'insurge en disant : « Mais qu'est-ce que cela veut dire que dans mon corps, il y a quelque chose de non matériel ? Cela me paraît un authentique retour à Descartes ». (p.84). Pour Boncinelli, à l'inverse, l'idée que dans le corps il y ait quelque chose de non matériel serait à imputer à ce « *grand roublard* » de cortex cérébral, « parce que quel que soit le mécanisme de notre décision, il nous raconte inexorablement que c'est *nous* qui décidons », en créant « *la grande illusion* » du libre arbitre, et aussi plus généralement celle d'un Je qui perçoit et décide » (p.87).
- (37) En la pensant, par exemple, « comme une absence d'attache extérieure quelconque » (p.114).
- (38) E. Boncinelli – G. Giorello : *op. cit.*, p.91.
- (39) *Ibid.*, p.163.